



CLASSIQUES
GARNIER

ROCHEBOUET (Anne), « Organiser une histoire universelle. Effets de lecture et dispositifs visuels et textuels dans quelques manuscrits de l'*Histoire ancienne jusqu'à César* », in MONTORSI (Francesco), MAILLET (Fanny) (dir.), *Les Chroniques et l'histoire universelle. France et Italie (XIII^e-XIV^e siècles)*

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-11909-8.p.0063](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-11909-8.p.0063)

Publié sous licence CC BY 4.0

ROCHEBOUET (Anne), « Organiser une histoire universelle. Effets de lecture et dispositifs visuels et textuels dans quelques manuscrits de l'*Histoire ancienne jusqu'à César* »

RÉSUMÉ – La compilation historique en français qu'est l'*Histoire ancienne jusqu'à César* est traditionnellement analysée comme une suite de sections depuis les propositions de P. Meyer à la fin du XIX^e siècle. Envisager ce texte comme une suite d'unités narratives prédétermine cependant l'appréhension de l'organisation générale de cette histoire universelle, que cette contribution interroge pour ses deux premières rédactions à partir des dispositifs visuels mis en place par quelques témoins manuscrits.

MOTS-CLÉS – Mise en page, dispositifs visuels, première rédaction, deuxième rédaction, sections, Paul Meyer

ORGANISER UNE HISTOIRE UNIVERSELLE

Effets de lecture et dispositifs visuels et textuels dans quelques manuscrits de l'*Histoire ancienne jusqu'à César*

Le traitement de la matière troyenne est souvent présenté comme le changement majeur existant entre les deux premières rédactions de la compilation d'histoire universelle traditionnellement appelée *Histoire ancienne jusqu'à César*¹ : la première rédaction, rédigée au début du XIII^e siècle², relate ainsi la chute de la cité troyenne en ayant recours à

-
- 1 Cette compilation historique inachevée, qui s'étend de la Création jusqu'aux premières campagnes de Jules César en Gaule, n'a encore fait l'objet que d'éditions partielles. Sont éditées, pour la première rédaction, la Genèse (*The Heard Word: a Moralized History. The Genesis Section of the "Histoire ancienne" in a Text from Saint-Jean d'Acre*, éd. par Mary Coker Joslin, Jackson, University of Mississippi Press, 1986 [Romance monographs]), Assyrie-Thèbes-Minotaure & Amazones (*Histoire ancienne jusqu'à César (Estoires Rogier). Édition partielle des manuscrits Paris BnF, fr. 20125 et Vienne ÖNB 2576*, éd. par Marijke de Visser-van Terwisga, Orléans, Paradigme, 1995 [Medievalia]), Troie (*La légende de Troie en France au Moyen Âge*, éd. par Marc-René Jung, Basel – Tübingen, Francke, 1996 [Romanica Helvetica], p. 358-430), Perse (*L'Histoire ancienne jusqu'à César ou Histoires pour Roger, châtelain de Lille. L'histoire de la Perse, de Cyrus à Assuérus*, éd. par Anne Rochebouet, Turnhout, Brepols, 2015 [Alexander Redivivus]), Alexandre (*L'Histoire ancienne jusqu'à César ou Histoires pour Roger, châtelain de Lille. L'histoire de la Macédoine et d'Alexandre le Grand*, éd. par Catherine Gaullier-Bougassas, Turnhout, Brepols, 2012 [Alexander Redivivus]), Rome (Christophe Pavlidès, « *L'Histoire ancienne jusqu'à César* (première rédaction), étude de la tradition manuscrite. Étude et édition partielle de la section d'histoire romaine », thèse pour le diplôme d'archiviste-paléographe, École nationale des chartes, 1989); pour la seconde rédaction, la version d'un témoin tardif et inachevé (d'Orient I jusqu'à Troie) a été récemment éditée par Yorio Otaka (*L'Histoire ancienne jusqu'à César (deuxième rédaction), éd. d'après le ms. OUL 1 de la bibl. de l'Univ. Otemae (anc. Phillips 23240)*, Orléans, Paradigme, 2016 [Medievalia]), ainsi que la section Troie (*Le Roman de Troie en prose, Prose 5*, éd. par Anne Rochebouet, Paris, Classiques Garnier, 2021 [Textes du Moyen Âge]; enfin, le projet TVOF (*The Values of French Language and Literature in the European Middle Ages*), porté par Simon Gaunt (King's College, London), propose une transcription annotée en ligne d'un témoin de chacune des deux premières rédactions (Paris, BnF, fr. 20125 et London, BL, Royal 20 D I), voir <https://tvof.ac.uk/> (consulté le 14/04/2021).
 - 2 Sur la datation de l'*Histoire ancienne*, voir désormais Francesco Montorsi, « Sur l'*intentio auctoris* et la datation de l'*Histoire ancienne jusqu'à César* », *Romania*, 134 (2016), p. 151-168.

une traduction du *De Excidio Troiae* de Darès, tandis que la seconde, sans doute mise au point à la cour des Angevins de Naples dans le second quart du XIV^e siècle, se tourne vers une mise en prose du *Roman de Troie* de Benoît de Sainte-Maure. D'autres modifications interviennent entre les deux rédactions (la disparition des parties consacrées à l'histoire des Hébreux, la suppression ou l'interversion de certaines sections, en particulier celle consacrée à Alexandre), mais la focalisation de la critique sur la modification que connaît l'épisode troyen, seul changement « actif » qui ne relève pas de la suppression³, donne l'impression que cet épisode forme une unité discrète, c'est-à-dire amovible et remplaçable sans conséquences majeures sur la structure de l'ensemble.

Cette appréhension du récit troyen comme un élément interchangeable me semble en grande partie fondée sur un effet de lecture entraîné par l'habitude prise, depuis l'article fondateur de Paul Meyer sur l'*Histoire ancienne*, de découper cette dernière en une suite de sections⁴. Sans négliger le fait que l'extension et la cohérence de telles sections se basent bien évidemment aussi sur des critères textuels, la multiplication des numérisations de qualité des manuscrits comme le développement des possibilités d'accès à ces reproductions incitent à repenser ces questions en interrogeant à nouveaux frais la composante matérielle : les lecteurs avaient-ils devant eux un ensemble de sections, soit une juxtaposition de récits, tous consacrés à la période antique, mais chacun abordant successivement différentes matières, ou bien une histoire universelle guidée par une perspective principalement linéaire, ou encore une autre forme d'organisation ? J'aimerais ici interroger, à travers quelques exemplaires manuscrits et les dispositifs textuels et visuels qu'ils mettent en place, l'organisation générale de la compilation dans quelques témoins des deux premières rédactions de l'*Histoire ancienne jusqu'à César*, ainsi que les effets de sens qu'elle produit. Ce faisant, je me placerai avant tout du côté de la réception en posant des questions relevant de ce qu'on pourrait appeler une forme de littérature visuelle⁵ : quelles stratégies

3 Ce changement est par ailleurs massif du point de vue du volume : on passe par exemple de 25 feuillets (sur 375 au total) dans le ms. Paris, BnF, fr. 20125 à 167 feuillets (sur 363 au total) dans le ms. London, BL, Royal 20 D I.

4 « Les premières compilations françaises d'histoire ancienne », *Romania*, 14 (1885), p. 1-81.

5 Tout en gardant à l'esprit le poids potentiel des réalités pragmatiques (disponibilité des cycles iconographiques, des textes, contraintes techniques, etc.) comme celui de possibles filiations généalogiques (influence du modèle, etc.).

de lecture sont mises en place par la mise en page et la mise en texte des témoins manuscrits, en fonction de la culture visuelle dans laquelle s'inscrit chaque exemplaire, et quelle appréhension du texte et de son sens programment-elles ?

EFFETS DE LECTURE MODERNES

Une histoire universelle découpée en sections ?

Je voudrais d'abord revenir brièvement sur la genèse de la division moderne de l'*Histoire ancienne* traditionnellement adoptée par la critique. Cette dernière remonte à Paul Meyer, et à son article déjà cité où il distingue sept sections dans la compilation⁶ ; elle a ensuite été aménagée par l'historienne de l'art Doris Oltrogge⁷, dont les propositions seront reprises par Marc-René Jung⁸ : ces changements se concentrent dans la septième et dernière section établie par Paul Meyer, l'« histoire de Rome », désormais divisée en cinq unités. On aboutit ainsi aux onze sections que la critique utilise aujourd'hui : Genèse (I), Orient I (II), Thèbes (III), Grecs et Amazones (IV), Troie (V), Eneas (VI), Rome I (VII), Orient II (VIII), Alexandre (IX), Rome II (X), conquête de la Gaule par César (XI) ; la courte section finale, inachevée, est présente dans très peu de manuscrits.

Les raisons premières de cette division sont bien sûr pratiques : il s'agissait de se retrouver au sein d'une œuvre fort longue et pendant longtemps totalement inédite, mais aussi de trouver un critère grâce auquel appréhender les variations ou remaniements auxquels la compilation avait pu, pendant près de trois siècles, donner lieu. Richard Trachsler a ainsi récemment rappelé que le découpage en sections était en partie tributaire de pratiques philologiques visant à classer de (très) nombreux manuscrits selon des critères perçus comme objectifs tout en restant

6 Genèse (I), Premiers temps de l'Assyrie et de la Grèce (II), Thèbes (III), Le Minotaure, les Amazones, Hercule (IV), Troie (V), Énée (VI), Histoire de Rome (VII).

7 *Die Illustrationszyklen zur « Histoire ancienne jusqu'à César » (1250-1400)*, Francfort, P. Lang, 1989, p. 11-12.

8 *La légende [...]*, *op. cit.*, p. 337-340.

facilement opératoires malgré l'ampleur du texte analysé (la présence ou l'absence des unités textuelles, mais aussi leur ordre)⁹. Au-delà de ce parti-pris méthodologique sur le plan de l'étude de la tradition textuelle (qui se fera finalement au détriment, sur le long terme, de la comparaison directe des textes), ce qui m'intéresse ici est que ce découpage a également infléchi les cadres d'analyse à travers lesquels a été envisagée l'*Histoire ancienne* : jusqu'à très récemment en effet, celle-ci a d'abord et avant tout été envisagée comme un enchaînement de différentes sections. Or la délimitation de ces sections comme le fait qu'elles constitueraient des unités narratives et/ou logiques n'ont rien d'évident, sur le plan de la réalité textuelle comme manuscrite. Les hésitations d'une bonne partie des éditeurs de la compilation sur l'endroit où débiter (et où finir) l'ensemble qui fait l'objet de leur travail en sont la meilleure preuve : l'édition du récit troyen (section V) de Marc-René Jung commence ainsi avec le dernier paragraphe inclus par Marijke de Visser-van Terwisga dans la section précédente (§ 147 éd. citée) ; de même, l'indécision que traduit la numérotation des deux premiers paragraphes de l'édition de la section IX par Catherine Gaullier-Bougassas (Ia, Ib, puis seulement II) montre que le début de l'unité ne va pas de soi¹⁰.

Face à ces hésitations, il est intéressant de mettre en perspective les choix qui ont pu guider l'élaboration de ces sections. Au moment où Paul Meyer rédige son étude sur l'*Histoire ancienne* et les *Faits des Romains*, il ne connaît pas, comme il l'indique au milieu de son article, le ms. Paris, BnF, fr. 20125, soit le témoin aujourd'hui considéré comme le plus proche de l'état primitif de la compilation. Il le découvre ensuite, au moment

9 Richard Trachsler, « L'histoire au fil des siècles. Les différentes rédactions de l'*Histoire ancienne* jusqu'à César », *Transcrire et/ou traduire. Variation et changement linguistique dans la tradition manuscrite des textes médiévaux*, éd. par Raymund Wilhem, Heidelberg, Winter, 2013, p. 77-95. On peut d'ailleurs noter que la critique ne s'est que très peu interrogée sur le nombre et la délimitation des sections, après la réfection minimale proposée par D. Oltrogge et reprise par M.-R. Jung, se focalisant sur le nombre (et la dénomination) des rédactions du texte (deux, trois, voire quatre) auxquelles les différentes combinaisons des sections, justement, avaient pu donner lieu.

10 Sur le plan matériel, aucun des manuscrits utilisés par l'édition concernée ne présente d'ailleurs, à l'endroit où commence le § Ia, d'articulation visuelle hiérarchiquement supérieure : le lecteur doit attendre le § 17 dans le manuscrit de base (Paris, BnF, fr. 20125, f. 226c), ainsi que dans deux des quatre manuscrits de contrôle (Dijon, BM 562 et Bruxelles, KBR 10175) ; dans les deux derniers manuscrits (London, BL, Add. 15268 et Paris, BnF, fr. 9682), l'articulation se trouve au § II, tandis que le témoin du texte remanié qu'est Wien, ÖNB, 2576 la situe au § Ib (f. 92a).

des épreuves, alors qu'il avait déjà choisi de baser son analyse sur deux manuscrits parisiens, le fr. 246 et le naf. 3576, deux exemplaires très proches du point de vue de la mise en page et qui lui avaient d'abord semblé figurer parmi les plus anciens témoins conservés :

Si je l'avais connu plus tôt [le ms. Paris, BnF, fr. 20125], je lui aurais certainement emprunté les extraits que j'ai cités d'après le ms. 246, postérieur d'au moins trois quarts de siècle. Toutefois le dommage n'est pas grand. Car, si le ms. 246 ne représente pas l'état primitif de l'ouvrage, il représente du moins, et d'une façon satisfaisante, l'état dans lequel notre compilation a obtenu le plus de succès. (art. cité, p. 52)

Les subdivisions proposées par Paul Meyer suivent ainsi assez fidèlement les articulations dessinées par la mise en page de ces deux exemplaires parisiens, du moins dans la première moitié de la compilation : les six premières sections correspondent quasi systématiquement à chacune des divisions apparaissant dans les 75 premiers feuillets. On ne rencontre dans les manuscrits que deux marqueurs supplémentaires, non repris par Paul Meyer, l'un dans la Genèse, l'autre signalant le sort des rescapés troyens après la chute de la cité ; leur élimination cependant s'explique aisément¹¹. Comme les marqueurs d'articulation se multiplient ensuite, réduisant les potentielles unités narratives à de très courts ensembles, on peut penser que Paul Meyer a alors renoncé à suivre un découpage qui semblait trop morcelé et a considéré la fin de la compilation comme un seul et même ensemble, l'histoire de Rome « avec l'intercalation de divers récits étrangers au sujet principal¹² ». Mais c'est sans doute

11 Dans le premier cas, l'explicit « Cy fine le livre Genesis » (fr. 246 f. 34a et naf. 3576 f. 55a) constitue *a posteriori* la totalité de l'ensemble précédent comme une unité et relègue donc à un rang secondaire l'articulation située auparavant (Meyer, art. cité, p. 37 ; cette première articulation correspond au début du troisième âge, § 137 éd. Joslin, fr. 246 f. 9b et naf. 3576 f. 28c) ; je noterai au passage que les deux manuscrits donnent à lire une version particulière pour toute la fin de la Genèse, à partir de l'équivalent du § 453 éd. Joslin (fr. 246 f. 31a et naf. 3576 f. 51d) : les rubriques, où s'ajoute la mention « selon la Bible », laissent supposer que le texte est en partie inspiré d'une bible en français, dont serait peut-être aussi copié l'explicit. Dans le second cas, le lecteur est confronté à l'enchaînement de deux articulations potentielles (deux initiales ornées, fr. 246 f. 57d et 58a), elles-mêmes situées quelques paragraphes seulement avant une nouvelle subdivision (initiale ornée + illustration, fr. 246 f. 58b = début de la section VI) : c'est sans doute le redoublement du premier dispositif de mise en page, inédit jusqu'alors dans les deux exemplaires, qui l'a disqualifié comme marqueur d'articulation textuelle.

12 Art. cité, p. 46.

aussi un autre élément du contexte manuscrit qui le guide dans son choix, que l'on retrouve à l'œuvre dans le titre d'*Histoire ancienne jusqu'à César* qu'il donne à la compilation. Par ce dernier en effet, c'est surtout l'inachèvement du texte qu'il souligne, ainsi que son rôle, selon lui, de simple introduction, de piètre qualité littéraire de surcroît¹³, aux *Faits des Romains*, texte qui suit l'*Histoire ancienne* dans les exemplaires sur lesquels le médiéviste s'est focalisé¹⁴.

On est assez bien renseigné sur l'exécution des deux exemplaires en question : le fr. 246 a été écrit par Matthieu du Rivau entre le premier octobre 1364 et le 13 avril 1365 pour Jean de Berry ; le naf. 3576 aurait lui été copié pour Charles V dans les premières années de son règne par Henri de Trévou, un écrivain royal, c'est-à-dire un artisan du livre qui aurait travaillé uniquement pour le cercle royal selon Richard et Mary Rouse¹⁵. On a donc ici affaire à une lecture parisienne, aristocratique et de la seconde moitié du XIV^e siècle de l'*Histoire ancienne*, où la compilation est par ailleurs quasi-systématiquement combinée aux *Faits des Romains*. Il s'agit d'une réception particulière, sans doute, comme le constatait déjà Paul Meyer, celle qui a connu ensuite en France le plus de succès¹⁶, mais cette dernière obéit à une lecture différente de celle proposée antérieurement en favorisant notamment, pour la première moitié de la compilation, sa perception en sections.

Lorsque Doris Oltrogge se penche sur le dossier de l'*Histoire ancienne* du point de vue de l'histoire de l'art en étudiant les cycles iconographiques des exemplaires exécutés jusqu'à la fin du XIV^e siècle, elle ne peut donc que commencer par constater que les sections délimitées par Paul Meyer ne concordent que partiellement avec la structure mise en avant par les initiales et les enluminures des manuscrits qui forment son corpus, à la fois plus restreint temporellement et plus étendu numériquement que celui de son prédécesseur. Elle apporte ainsi les

13 Voir *ibid.* p. 2 et 36.

14 Pour l'analyse du texte. S'il renonce à sa première idée selon laquelle l'*Histoire ancienne* aurait été rédigée pour servir d'introduction aux *Faits* (*ibid.*, p. 52), le lien entre les deux textes reste cependant pour lui fondamental. Il propose par exemple de voir dans au moins une partie des exemplaires où les *Faits* ne suivent pas l'*Histoire ancienne* des tomes dépareillés, les deux textes réunis étant souvent répartis en deux volumes distincts (p. 49).

15 *Manuscripts and their Makers. Commercial Book Producers in Medieval Paris, 1200-1500*, Turnhout, Brepols, 2000, t. II, p. 51-52 et 95.

16 Au moins sur le plan de la mise en page et de la mise en livre ; les modifications que connaît le texte n'ont cependant jamais été étudiées.

aménagements déjà mentionnés qui, sans revenir sur les premières unités, consistent principalement à subdiviser la section finale. Ses propositions mêlent cependant très largement données codicologiques et considérations thématiques, utilisant ces dernières pour mettre de l'ordre dans les premières : les « livres » (« *Bücher* ») qu'elle circonscrit s'articulent en effet selon elle autour des dix principaux sujets abordés par la compilation. D'emblée, elle remarque que cette distribution thématique semble poser certaines difficultés, notamment l'histoire de Ninus qui ouvre le deuxième « livre » alors qu'elle figure déjà, de façon plus détaillée, dans la première section, au début du récit de la vie d'Abraham ; elle fait donc de ce premier passage, gênant dans une perspective thématique, une sorte d'interpolation. Finalement, les très grandes variations qui existent dans le dispositif de mise en page des différents témoins considérés (variations dans les cycles iconographiques mais aussi et surtout dans la localisation des initiales) ne lui ont pas laissé d'autre choix que de s'appuyer sur une logique thématique qui ne guide pourtant ni unanimement, ni de façon identique les dispositifs de mise en page des différents manuscrits.

Marc-René Jung, qui reprend les sections de Doris Oltrogge mais se focalise avant tout sur le texte, apportant notamment quelques précisions sur les sources respectives des différentes sections, en accentue dans le même temps l'approche thématique : sont ainsi implicitement configurés des ensembles dont chacun paraît bien délimité, en fonction d'un principe de cohésion thématique (une même matière) ou « généalogique » (une même source principale, ou du moins la même extension en termes de contenu que celle d'un texte faisant autorité). Cette logique thématique se retrouve dans les rares subdivisions nouvelles proposées à l'intérieur de celles désormais canoniques (ainsi de la section 6b du projet TVOF qui entreprend de régler l'incohérence thématique que constituait l'énumération des différents souverains assyriens s'insérant entre la mort d'Énée et la fondation de Rome).

C'est donc une logique thématique qui l'a emporté, notamment parce que les sections de l'*Histoire ancienne* ont été construites en partie au prisme d'exemplaires parisiens du XIV^e siècle dont le dispositif paratextuel et visuel était en maint endroit très différent de celui que l'on peut trouver dans des manuscrits plus proches de l'état primitif du texte, en premier lieu dans le fr. 20125, qui a pourtant servi de base à

la quasi-totalité des travaux d'édition aujourd'hui réalisés. La mauvaise adéquation du séquençage proposé a ainsi amené à se reposer sur des marqueurs uniquement textuels et à aménager des marges, parfois très mouvantes, aux différentes sections. Implicitement ces dernières, aussi pratiques soient-elles, nous ont donc invité à penser en termes d'unités thématiques – ou, pour le dire autrement, de matières – mais aussi en termes d'effets de clôture (ouvrir une section, c'est aussi, ensuite, la fermer). D'autres choix de lecture, et donc une autre perception de l'agencement de la compilation, sont cependant possibles. Je propose d'observer ici plus en détails, pour commencer, le dispositif mis en place par le ms. fr. 20125.

LA PREMIÈRE RÉDACTION DANS LE MS. BNF, FR. 20125

Une histoire universelle sur le mode du *continuum*

L'examen conjoint des différentes articulations mises en place par le texte, le paratexte et l'appareil décoratif du ms. Paris, BnF, fr. 20125 (formules de clôture et d'ouverture, rubriques, présence, taille et type des initiales et des illustrations, disposition et combinatoire de ces éléments, etc.), en tenant compte à la fois de la cohérence interne du système proposé par le manuscrit comme des habitudes qui sont celles de l'époque et du lieu de production¹⁷, montre que ce qui est donné à lire au lecteur médiéval est présenté comme une seule unité textuelle continue, sans sous-ensembles plus ou moins discrets et autonomes.

Hormis en effet les deux premières initiales, seules letrines ornées sur fond d'or (qui ouvrent respectivement le prologue et l'incipit, à proprement parler, du texte)¹⁸, aucune articulation supérieure aux autres en

17 Le lieu de production du fr. 20125 ne fait pas l'objet d'un consensus, la critique lui attribuant soit, à la suite d'Hugo Buchta, une origine française à partir d'un modèle ultramarin, soit une provenance acconéenne dans la continuité des travaux de Jaroslav Folda (pour une synthèse des arguments, je me permets de renvoyer à *L'Histoire de la Perse*, éd. citée, p. 16-19). Le manuscrit est accessible *via* Gallica (ark:/12148/btv1b52505677c, consulté le 14/04/2021).

18 Par leur taille, leur type comme par les couleurs utilisées, ces deux initiales se distinguent nettement des éléments décoratifs qui suivent : le prologue (f^o 1a) s'ouvre, après une

terme de grammaire visuelle ne vient soutenir, pour l'œil, un découpage de l'*Histoire ancienne* en différentes matières successives : on relève 37 initiales filigranées bicolores (rouges et bleues) réparties tout au long du manuscrit, qui apparaissent toutes sur le même plan hiérarchique, loin des onze sections habituellement délimitées¹⁹. La combinaison de plusieurs éléments paratextuels (par exemple miniature, rubrique et grande initiale filigranée) ne fait pas non plus apparaître de subdivisions qui s'approcheraient de nos sections modernes. Les illustrations fonctionnent en effet en bonne part de manière indépendante des autres éléments. Ainsi seules 20 des 48 illustrations²⁰ se situent en fin de paragraphe, et donc ici juste avant une rubrique ; les autres apparaissent au milieu du corps du texte²¹. Parmi ces 20 illustrations associées à une délimitation textuelle, 11 seulement précèdent directement l'une des 37 grandes initiales filigranées du manuscrit²², et l'ensemble décoratif ainsi constitué, sauf exception, n'est pas utilisé pour marquer une articulation narrative quelle qu'elle soit. On constate enfin, en observant plus en détail l'ensemble de ces 11 miniatures, qu'elles n'illustrent que très rarement le contenu des rubriques auxquelles elles sont spatialement associées. La très large majorité des illustrations du fr. 20125 est ainsi indépendante du texte des rubriques, qu'elles apparaissent ou non à leur côté²³.

rubrique, sur une initiale ornée sur fond d'or occupant 3/4 de la largeur de la colonne et 10 unités de réglure (ur) de hauteur ; le texte proprement dit (f. 3b), après une rubrique également (f. 3a), débute en haut de page par une initiale ornée sur fond bleu et or occupant toute la largeur de la colonne sur 13 ur ; cette initiale est par ailleurs précédée d'une illustration de l'hexaméron. Le début du texte est ainsi clairement marqué.

- 19 Ces initiales, qui occupent entre 4 et 9 ur, sont réparties comme suit (je garde, pour des raisons pratiques, la division « habituelle » en sections) : I : 9 (f. 10c, 55c, 64a, 69d, 70c, 75c, 76c, 77a, 81c), II : 3 (83a, 83c, 88d), III : 1 (89a), IV : 4 (117c, 119b, 119d, 123a), V : 5 (123b, 123d, 125a, 128a, 146c), VI : 3 (148c, 156c, 175d) ; VII : 2 (179b, 185b) ; VIII : 2 (199b, 205b), IX : 1 (226c) ; X : 6 (258d, 264a, 282a, 302a, 312d, 359d), XI : 1 (369d).
- 20 Je n'ai pas intégré dans ce décompte l'illustration liminaire dont le statut est évidemment particulier.
- 21 Les illustrations ne sont donc que très peu placées en fonction des articulations du texte ; leur disposition sur la page paraît en revanche en partie contrainte par des raisons esthétiques et/ou pratiques (elles se situent en majorité en haut ou en bas d'une colonne).
- 22 Quatre miniatures par ailleurs ne se situent pas à la fin d'un paragraphe mais sont séparées par quelques lignes seulement d'une grande initiale ; la mise en page choisie s'abstient donc de les associer directement.
- 23 On peut signaler le cas particulier du suicide de Didon (f. 156c), seule illustration encadrée de deux mentions rubriquées, dont aucune ne se rapporte à l'image. La seconde

Dans l'ensemble du manuscrit, le lecteur est de ce fait face à un dispositif de mise en page tout à fait cohérent, mais ce dernier ne fait pas apparaître l'*Histoire ancienne* comme un assemblage d'unités successives, mais bien comme un ensemble continu, rythmé ou scandé par un certain nombre de jalons. Ce *continuum* est clairement orienté chronologiquement puisqu'il s'ouvre textuellement et visuellement sur la création du monde, qui fixe ainsi le point d'origine commun à l'ensemble qui va suivre²⁴.

Si l'ensemble n'est pas structuré par les sections dont nous avons l'habitude, il n'est cependant pas non plus organisé selon une stricte progression chronologique, sur le modèle par exemple des annales, et l'appareil décoratif et paratextuel ne le présente pas non plus comme un enchaînement d'unités narratives plus resserrées que nos sections : le dispositif, combiné ou non, des initiales et des illustrations ne renforce en effet pas toujours, loin de là, les nœuds textuels marqués par des formules du type « ci commence... », etc. (on ne trouve pas du tout, ou extrêmement rarement, « ci finit... » dans l'état le plus ancien de la première rédaction, j'y reviendrai). Il ne sert donc que très rarement à souligner le début ou la fin d'un ensemble narratif, logique et/ou thématique, y compris à l'intérieur de ce que nous voyons comme des sections.

Je ne détaillerai qu'un exemple représentatif, celui de la Genèse sur laquelle s'ouvre la première rédaction de l'*Histoire ancienne* et qui a l'avantage de ne poser aucun problème de délimitation, que ce soit sur le plan textuel ou visuel : l'ensemble reprend en effet, pour ce qui est du contenu, les éléments traités dans le livre biblique correspondant, de la Création à la mort de Joseph, et s'arrête, visuellement, avant une illustration (Ninus trônant) accompagnée d'une rubrique et d'une grande initiale filigranée, le tout marquant le début des histoires païennes (f. 83a). Dans ce qui

rubrique introduit le paragraphe directement à la suite de l'enluminure ; la première (« Que mout dura la dolors ansois que li cors fust ars et mis en cendre quar tuit cil de la cité l'amoient mout si come lor bone dame, dont il estoit grans damages qu'ele avoit ensi perdue la vie ») ne constitue pas une légende de l'image, qui représente Didon se poignardant alors que les navires d'Énée s'éloignent de Carthage. Le texte rubriqué pourrait, en faisant référence à la douleur ressentie par les Carthaginois, indiquer les émotions que les lecteurs du manuscrit (et auditeurs du texte) devraient ou pourraient ressentir à l'issue du récit.

24 Sur le rôle de l'illustration liminaire comme dispositif mémoriel convoquant l'expérience visuelle du lecteur, voir Anne Rochebouet, « Structure narrative, mise en page et modèle biblique dans l'*Histoire ancienne jusqu'à César* », *Écrire la bible en français au Moyen Âge et à la Renaissance*, éd. par Véronique Ferrer et Jean-René Valette, Genève, Droz, 2017, p. 593-608.

précède, on relève ainsi neuf initiales filigranées bicolores, très inégalement réparties : sept se rapportent à l'histoire de Joseph (du f. 64a au 81c), qui est ainsi nettement mise en valeur visuellement alors qu'elle n'occupe qu'une petite vingtaine des quatre-vingt feuillets de l'ensemble²⁵. Par ailleurs, la première de ces initiales (f. 64a), précédée ici d'une rubrique (« Coment la dame triste et dolante se plainst de Joseph a son baron ») et d'une illustration (la femme de Putiphar sollicitant Joseph), toutes deux au bas du f. 63d, ne signale pas du tout le début de la vie de Joseph mais se situe au moment où ce dernier, déjà arrivé en Égypte, vient de repousser les avances de la femme de son maître. On voit que les initiales ne servent ici ni à scander une progression narrative à l'intérieur de la Genèse (elles ne distinguent aucun jalon entre la fin du déluge, f. 10c, et la mort d'Isaac, f. 55c), ni à marquer le début d'un ensemble narratif.

Le constat est le même pour les illustrations. La combinaison sur le plan spatial d'une grande initiale et d'une enluminure se rencontre très rarement au début ou à la fin d'une unité narrative : seules cinq des seize miniatures présentes dans la Genèse précèdent une grande initiale bicolore²⁶, et aucune ne se situe au niveau d'une articulation textuelle ; toutes au contraire se rencontrent au beau milieu de l'histoire de Joseph²⁷.

Le dispositif visuel a donc beaucoup moins pour objectif de scander une progression narrative que d'attirer l'attention sur des éléments ou des épisodes dont on peut penser qu'ils sont jugés importants. Il contribue ainsi fortement à orienter la lecture. Une analyse détaillée de l'ensemble du dispositif dépasserait largement les bornes imparties à cette contribution, mais je voudrais ici m'arrêter plus particulièrement sur deux points qui mettent en perspective la façon dont l'*Histoire ancienne* est donnée à lire dans le fr. 20125, selon ce fonctionnement qui n'est pas basé sur une division en sections.

Les caractéristiques du dispositif adopté invitent d'abord à envisager l'ensemble de l'appareil décoratif, et notamment les illustrations,

25 Elle est par ailleurs illustrée par 9 des 17 illustrations consacrées à la Genèse.

26 L'illustration liminaire est toujours exclue de ce décompte. Je n'ai pas non plus comptabilisé la mort d'Isaac (bas du f. 55b), ni celle de Jacob (bas du f. 81b) : outre que ces deux enluminures ne se situent pas en fin de paragraphe et ne sont ainsi pas directement suivies par une grande initiale (qui apparaît respectivement au f. 55c et 81c), les deux éléments ne peuvent être associés par l'œil puisqu'ils se situent chacun sur une double page différente.

27 F. 63d-64a déjà citée, 69d, 70c, 75c-d, 76d-77a.

comme des lieux de focalisation, qui proposent un parcours de lecture de l'*Histoire ancienne*, parcours complémentaire mais aussi en partie différent de celui du texte, par rapport auquel il met en place d'autres liens ou fait surgir d'autres mises en relation. Un exemple de ces correspondances se voit dans les enluminures des f. 83c et 185a. Il s'agit des deux seuls exemples d'un dirigeant représenté seul, assis sur un trône, dans la même posture de trois quarts de profil ; dans le premier cas, à l'orée de la section II, il s'agit de Ninus (rubrique, en dessous de l'image : « Dou rois Ninus, quans ans il regna », et grande initiale bicolore), dans le second de Brutus (l'illustration est située au milieu d'un paragraphe, dont la rubrique est « Que li co[n]cele sosmirent a Rome grant partie dou monde » ; le paragraphe suivant, f. 185b, commence par une grande initiale bicolore).

La répétition du thème, particulier dans le cycle iconographique du manuscrit, invite à mettre en relation ces deux enluminures. Ici, une telle correspondance me paraît exhiber, sur le plan paradigmatique, la structure générale qui gouverne explicitement la compilation, à savoir la translation successive du pouvoir entre quatre empires universels. Cette théorie, qui apparaît chez Trogue-Pompée et se combine, pour les historiens chrétiens, avec le *Commentaire sur Daniel* de Jérôme, sous-tend en particulier la structure des *Historiae adversus Paganos* d'Orose ; ce dernier la modifie cependant en faisant du premier empire, le babylonien, la préfiguration du dernier, l'empire romain, les royaumes macédoniens et carthaginois ne servant plus que d'étapes de transition amenant l'avènement de l'empire romain²⁸. Le rédacteur de l'*Histoire ancienne*, dont la structure générale décalque celle d'Orose, fait explicitement référence à cet ordonnancement, notamment aux deux endroits où se situent nos deux enluminures, qui marquent ainsi des étapes importantes dans ce processus : l'image de Ninus ouvre la section II (Orient I) et se situe donc au moment où, pour l'historiographie occidentale depuis Eusèbe, débute l'« histoire », tandis que Brutus apparaît lors de l'un des jalons du transfert progressif du pouvoir vers Rome :

II, § 6 (éd. van Terwisga), rubrique : « La devise dé IIII poissans regnes »
 § 7, rub. : « Que Rome ot tres ce qu'ele comensa, et a ore, la seignorie. »

28 Orose, *Histoires contre les Païens*, éd. et trad. par Marie-Paule Arnaud-Lindet, Paris, Les Belles Lettres, 1990-1991, t. 1, p. XLV-LVIII.

[...] « Or porrés oïr et entendre tot certainement que, quant Babilonie chaî et sa segnorie, adonc s'esleva et ennobli Rome premerainement. » (l. 21-23)

VII, fr. 20125, f. 185a : « Que li co[n]cele sosmirent a Rome grant partie dou monde.

Signor et dames, cist que je vos ai nomé maintindrent Rome et gouvernerent v^c ans et XII par lor grans sens et par lor grans proeces, et pluisor autre, que je ne vos ai mie només, ausi lor aiderent. Et par lor sens et par lor forces et par lor proeces firent il tant dedens celui termine, que que il perdissent, que Rome fu dame, poi s'en failli, de tot le monde et ot des regnes et des terres les cens et les chevages, ne ne fu qui vers li feïst estor ni bataille. Ens ou quint eage dou monde tindrent ensi com vos oés li concele la cité, et si fu li regnes de Perse de grant renon et de grant poissance trosqu'atant [*illustration* : *Brutus*] qu'Alixandres li Grans en abati le non et si'n traist la segnorie et le [185b] renom ou regne de Macedonie o il ot esté nés et noris si com les escritures dient et racontent. Mes de ce le lairai ore ester. Si recomenceraï de Brutus a parler... »

C'est bien au moment où le texte évoque Alexandre, fondateur du royaume macédonien, qu'apparaît, comme une sorte de préfiguration, l'image. La mise en correspondance visuelle des illustrations souligne ainsi le mécanisme analogique qui veut qu'au moment où l'empire babylonien disparaît, absorbé par les Macédoniens, commence la montée inéluctable de celui qui le remplacera *in fine*. Sur ce modèle, les illustrations invitent ainsi à une lecture sur le mode paradigmatique qui met en correspondance des événements et des points particuliers dans l'ensemble du volume.

Le second point sur lequel je voudrais insister en termes d'organisation de la compilation est la présence, visuelle et textuelle, de passages où le récit obéit à un fonctionnement synoptique et/ou synchronique, que l'appréhension en sections gomme ou minimise. On trouve en premier lieu, dans le premier tiers de la compilation, trois dispositifs visuels organisés sur deux pages consécutives qui vont à rebours de notre analyse en sections. Parmi ces trois ensembles, on peut par exemple s'arrêter sur le second, qui s'offre sur une double page, f. 88v et 89r²⁹ : deux initiales bicolores de même taille s'y suivent, l'une introduisant le constat du caractère endémique des violences à cette époque (f. 88d, rub : « Que li siecles estoit mout mauvais adonques » = § 22, éd. van

29 Le premier se trouve au f. 83r-v ; il correspond au début de la section II (§ 1 et 3, éd. van Terwisga).

Terwisga), la seconde lançant le récit thébain (f. 89a, rub : « Ci comence de Thebes » = § 23, soit le premier § de la section III) ; entre les deux, au bas du f. 88d, au milieu du premier paragraphe cité, se trouve une miniature organisée en deux registres superposés représentant Jocaste et Laius, puis l'exposition d'Œdipe enfant. La mise en page souligne ainsi pour l'œil comment le récit qui va suivre se greffe en synchronie sur les éléments qui viennent d'être relatés (« au temps où... alors ») tout en se plaçant clairement dans la continuité directe de ce qui précède, sans rupture. C'est également très net aux f. 123r-v, dans ce qui constitue pour nous la fin de la section IV et le début de la section V, mais où le manuscrit fait lui s'enchaîner trois initiales filigranées accompagnées de deux illustrations. Dans les deux cas, notre logique thématique nous oblige à attribuer à l'une des initiales un rôle plus important qu'aux autres, alors que la décoration comme les rubriques construisent une zone qui lie les lignes narratives bien plus qu'elle ne les sépare.

La mise en page prend également soin de signaler pour l'œil les passages dont la logique discursive, sur le même principe, obéit à un fonctionnement de type chronographique, c'est-à-dire qui vise à situer des événements par rapport à une date, ou à un autre événement relaté. Dans ces passages, les connecteurs temporels qui arriment les informations données au fil des événements connus (notamment « Ou tans cestui... ») sont quasi systématiquement signalés par l'emploi d'une majuscule, elle-même rehaussée de couleur (de rouge par exemple lors de l'énumération des rois assyriens qui termine la section VI, f. 177d-178).

Le dispositif dont j'ai présenté ici quelques éléments est bien sûr celui d'un manuscrit dont il est difficile, aussi proche soit-il de l'état primitif du texte, d'établir la représentativité en termes d'organisation paratextuelle, et ce dans une tradition dont j'ai déjà souligné la grande mobilité. On peut cependant noter que le ms. London, British Library, Add. 19669, qui appartient à un groupe d'exemplaires réalisés à la fin du XIII^e siècle dans la France du Nord, présente un agencement comparable dans ses grandes lignes à celui du fr. 20215 : le récit s'y déploie de manière continue, rythmé par sept grandes initiales historiées seulement (Orient I Ninus (§ 1 éd. van Terwisga, f. 54d) et Sémiramis (§ 3 éd. van Terwisga, f. 55a), début du récit troyen (§ 3 éd. Jung, f. 77b), devenir

des Grecs après la destruction (§ 68 éd. Jung, f. 91d), Neptanabus, père d'Alexandre (§ 17 éd. Gaullier-Bougassas, f. 144a), guerre contre Tarente (début de la section X, f. 168b), début des guerres puniques, f. 172a). L'exemplaire a par ailleurs conservé un dispositif visuel en double page, lors du passage de l'histoire biblique au début de l'histoire païenne, qui en renforce donc le caractère de pivot, marquant le double commencement de l'*Histoire ancienne*.

Ces manuscrits proposent à la lecture, que cela soit un reflet du projet originel ou une indication d'une réorganisation qui serait le fait d'un commanditaire ou d'un copiste un peu postérieur, une compilation qui se présente comme une histoire universelle, par son point de départ (l'origine de l'ensemble du monde connu) comme par la structure d'ensemble qui sous-tend le projet (la translation entre deux empires hégémoniques). Cette histoire universelle se déploie comme un *continuum* dont l'organisation n'est pas entièrement chronologique, mais favorise les correspondances et les systèmes d'échos.

LA SECONDE RÉDACTION

Une histoire antique par matières

La seconde rédaction de l'*Histoire ancienne*, comme on l'a rappelé plus haut, a sans doute été élaborée à la cour des Angevins de Naples dans le second quart du XIV^e siècle³⁰. Comme la première, la critique la découpe en sections, donnant ainsi une première appréhension des modifications qu'elle présente par rapport à la rédaction précédente ; comme cette dernière, là encore, ses témoins sont cependant loin de tous présenter le même agencement³¹. Le nombre beaucoup plus réduit de manuscrits qui la conservent permet toutefois de donner

30 C'est le lieu et la date d'exécution du plus ancien témoin qui nous la conserve, London, BL, Royal 20 D I. Selon toute probabilité, elle aurait été mise au point pour la cour angevine ; il est plus difficile de juger de la date de composition de la cinquième prose, qui y est insérée, mais qui aurait pu circuler de manière indépendante comme c'est le cas de trois des autres proses troyennes, bien diffusées en Italie.

31 Sans compter les variations qu'a pu connaître le texte à l'intérieur de ces unités, et qu'il est plus difficile d'envisager.

plus facilement une idée de cette variation. On y lit ainsi Orient I (II), Thèbes (III), Grecs et Amazones (IV), *Prose 5* suivie du *Roman de Landomatha* (V), Eneas (VI), Cyrus et Darius (VIII, sans Judith et Esther), Rome I (VII), [Alexandre (IX)], Rome II (X). La section initiale, Orient I, est absente de seulement trois des dix témoins (London, BL, Royal 20 D I et Stowe 54, ainsi que Paris, BnF, fr. 301); tous trois se trouvent cependant, du moins pour *Prose 5*, tout en haut de la tradition textuelle. Seul le ms. Chantilly, Bibliothèque du château 727 (II à X) donne à lire la section consacrée à Alexandre. Enfin, une partie des exemplaires se terminent avec Rome II, mais un peu plus de la moitié finissent beaucoup plus tôt, soit avec le récit troyen, soit avec la section suivante consacrée à Énée.

Si l'on observe le dispositif créé par le texte et le paratexte du manuscrit le plus ancien parmi ceux que nous avons conservés, London, BL, Royal 20 D I (III-X)³², on remarque d'entrée de jeu un agencement très différent de celui analysé pour la première rédaction dans le fr. 20125. Hormis l'absence, un peu surprenante, d'un véritable dispositif liminaire³³ ainsi que le caractère en partie composite des grandes initiales, sur le plan du style comme de leur distribution³⁴, on note en effet que des ensembles narratifs sont clairement démarqués sur les plans textuels et visuels. L'illustration, très abondante et surtout située en marge de queue, selon l'habitude italienne, ne joue qu'un rôle marginal dans les combinaisons d'éléments soulignant les différentes articulations textuelles; c'est la présence ici d'espace blanc à l'intérieur de la justification qui apparaît comme un outil majeur de hiérarchisation dans la mise en page, en association avec de grandes

32 Accessible en ligne : http://www.bl.uk/manuscripts/Viewer.aspx?ref=royal_ms_20_d_i_fs001r (consulté le 14/04/2021).

33 La section Thèbes débute ainsi par une simple initiale ornée de 11 ur, sans même de rubrique initiale. On est tenté de supposer que la section II, qui se serait terminée par un explicit suivi de la rubrique liminaire de la section suivante, comme c'est le cas partout ailleurs dans le manuscrit, figurait dans un cahier qui aurait disparu. Le lieu textuel le plus mis en valeur dans le manuscrit conservé n'est ainsi pas son ouverture, mais le f° 246, soit le début de la section X.

34 Pour ce qui est du style et du vocabulaire iconographique, on observe un changement ponctuel aux f. 246 et 251; en termes de distribution, la section troyenne, qui occupe un peu moins de la moitié du manuscrit, apparaît beaucoup plus scandée pour l'œil que les autres ensembles: elle contient 24 des 28 initiales historiées et 4 des 10 initiales ornées présentes dans l'ensemble du manuscrit.

initiales ornées ou historiées (de format, de couleurs et de style variés). Cette utilisation est doublée, sur le plan textuel, par la présence systématique de formules d'explicit, en miroir des rubriques initiales de chaque section³⁵. Le manuscrit dessine ainsi, par ce double dispositif, six unités narratives (III, IV, V-*Landomatha*, VI-VIII, VII, X). Dans un cas, à l'endroit où le *Landomatha* clôture le récit troyen et où débudent les aventures d'Énée (f. 193d), l'articulation semble à la fois souligner la séparation (présence d'un explicit, d'une rubrique liminaire et d'une initiale historiée) et une forme de continuité (absence de blanc : l'élément architectural occupant le côté droit de la miniature en marge de queue se déploie sur la partie inférieure de la colonne jusqu'au texte, absorbant même l'explicit final); la présence de l'explicit, rubriqué, me paraît cependant renforcer le caractère délimitatif du dispositif. La mise en page construit ainsi des ensembles qui apparaissent parfaitement clos sur eux-mêmes et sont clairement délimités.

Ce fonctionnement se retrouve assez nettement dans les autres exemplaires de la seconde rédaction. Je me limiterai ici à observer les mss Paris, BnF, fr. 301 et London, BL, Stowe 54, tous deux exécutés à Paris vers 1400 et liés, par leur cycle iconographique et, de façon plus complexe, par leur texte, au ms. Royal³⁶ :

Royal 20 D I	fr. 301	Stowe 54
(III) f. 1r, init. ornée (11 ur) pas de rub. liminaire.	f. 1r, miniature frontispice occupant les 3/4 sup. (4 registres), init. ornée (7 ur) et bordure encadrante; rub : « Ci commence l'ystoire de Thebes et comment elle fust destruite environ v ^c et LX ans ains que Rome fust commenee ne fondee »	f. 2a, min. à l'int. de la justification (largeur d'une col.), petite init. filigranée (3 ur). pas de rub. liminaire.

35 Ces explicits ne figuraient pas dans la première rédaction, mis à part l'explicit général, souvent cité parce qu'il fait une liste des sujets abordés par le texte qui ne renvoie plus, dans les deux exemplaires de la seconde rédaction qu'il clôture, à leur contenu effectif.

36 Accessibles en ligne, fr. 301 : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b100225070> (consulté le 14/04/2021); Stowe 54 : https://www.bl.uk/manuscripts/Viewer.aspx?ref=stowe_ms_54_fs001r (consulté le 14/04/2021).

<p>(IV) f. 21c, expl. en noir, après 2 l. blanches : « Chi finist de Thebes la destruction. Deo gratias, Amen. » 2 l. blanches, rub : « Chi commence l'istoire de Herculés et de Theseüs » (= fin de la col.)</p> <p>f. 21d : init. ornée (5 ur).</p>	<p>f. 20d, expl. rubriqué : « Cy finist de Thebes la destruction » (= fin de la col.)</p> <p>f. 21a, rub : « Ci commence l'ystoire de ceulz de Athenes et de ceulz de l'isle de Crete qui en ce temps se guerroyoient, et du commencement du regne de Feminie et de Herculés et de Jason (<i>sic</i>)³⁷ », min., init. ornée (5 ur) et bordure en marge int.</p>	<p>f. 25b, après 2 l. blanches, expl. en noir : « Cy fenist de Thebes la destruction. Deo gratias. »</p> <p>2 l. blanches, rub : « Cy commence l'ystoire de Herculés et de Jason (<i>sic</i>) » 5 l. blanches, init. fil. (6 ur).</p>
<p>(V) f. 26b, en noir, après 2 l. blanches : « Explicit de Erculés et de Theseüs » (= fin de la col.)</p> <p>f. 26v, min. à pleine page f. 27a, rub : « Cy commence la vraie istore de Troie », init. historiée (7 ur).</p>	<p>f. 24d, 2 l. blanches, expl. rubriqué : « Cy fine l'ystoire de Herculés et de Theseüs »</p> <p>4 l. blanches, rub. écrite une ligne sur deux : « Cy après s'ensuit et commence la vraie hystoire de Troye, de quel lignie les roys de Troye furent et qui estora et fonda la cité premierement. », fin de la col. blanche (= 4 l.)</p> <p>f. 25r, min. à pleine page, f. 25v, init. ornée (6 ur) et bordure marge intérieure.</p>	<p>f. 30b, après 5 l. blanches, en noir : « explicit d'Erculés et de Theseüs ». fin de la col. blanche (= 15 l.)</p> <p>f. 30v, min. à pleine page f. 31a, init. fil. (7 ur), pas de rub. init.</p>
<p>(VI-VIII) f. 193d, à l'intérieur de la min. en marge de queue, dépassant dans la col., expl. rubriqué : « Ci finist l'ystoire de Landomatha »</p> <p>f. 194a rub : « Ci comence de Eneas qui se parti de Troies et ala en Ytalie », init. hist. (7 ur)</p>	<p>f. 168b, 1 l. blanche, expl. rubriqué : « Ci finist l'ystoire de Landomacha », 1 l. blanche</p> <p>rub : « Ci commence de Eneas qui se parti de Troyes et ala en Ytalie », min. sur 2 col., init. ornée (4 ur) en dessous, f. 168a</p>	<p>f. 231c, expl. rub. : « Ci finist l'istoire de Lendomatha. Ci commence de Eneas et comment il se partit de Troye et comment il vint en Italie » fin de la col. blanche (= 14 l.)</p> <p>f. 231d, init. fil. (6 ur)</p>

37 Jusqu'à « Feminie », cette rubrique reprend en fait celle de la première rédaction.

(VII) f. 223c, 4 l. blanches, expl. rub très effacé : « [Ci ?] finist les ystoires de [?] fils » f. 223d, rub : « Ci commence le fondement de la cité de Roume », init. historiée (8 ur)	f. 192c, pas d'explicit 2 l. blanches, rub : « Ci commence le fondement de la cité de Romme » min., init. ornée (5 ur), bordure marge extérieure.	f. 266c, pas d'explicit. rub. : « Ci commence la fondation de Romme. » min. à l'int. de la justification, init. fil. (6 ur)
(X) f. 245d, expl. en noir, après 2 l. blanches : « Ci finirent le fonde-ment de la cité de Rome », 2 l. blanches (fin de la col.) f. 246a, rub : « Ci comence la guerre de Tarante et de Rome dont furent moultes batailles » init. ornée (7 ur), encadrement.	f. 208c, expl. rubriqué : « Ci fine le fondement de la cité de Rome », 1 l. blanche. rub : « Ci commence la guerre de Tarante et de Rome dont furent maintes batailles » min., init. ornée (4 ur), bordure marge extérieure	f. 288c, expl. rubriqué : « Ci fine le fondement de Romme », fin de la col. blanche (= 11 ur) f. 288d, petite init. fil. (2 ur).
f. 363b, expl. final	f. 294d, expl. final	f. 414b, pas d'expl. final.

Dans le fr. 301, la mise en valeur des unités textuelles est encore accentuée par l'utilisation d'un appareil décoratif très homogène, permettant une hiérarchisation claire des éléments du décor, comme par des choix esthétiques propres au contexte de production du manuscrit : l'ensemble de la mise en page obéit à un principe de clôture de la justification qui tend à en bannir les espaces blancs (par l'utilisation massive, entre autres, de bouts-de-ligne), ce qui fait d'autant plus ressortir les lignes blanches le cas échéant. L'ensemble dessine les mêmes six ensembles que dans le ms. Royal, comme on le voit dans le tableau ci-dessus³⁸. Ces derniers se retrouvent, de manière un peu moins assurée, dans le ms. Stowe 54, où l'agencement des différents éléments du décor apparaît beaucoup

38 L'absence d'espace blanc à la fin du récit thébain s'explique sans doute par une contrainte technique ponctuelle (on se trouve en bas de page). Les deux différences principales avec le ms. Royal sont la première page, construite ici véritablement comme un ensemble frontispice et donc comme l'articulation la plus importante du volume, et la mise en page du début de la seconde destruction à l'intérieur du récit troyen (V) : cette dernière est pratiquement mise en valeur comme une section à part entière.

plus hétérogène, et la hiérarchie parfois ambiguë. La présence d'espaces blancs structure cependant bien, là aussi, des unités³⁹.

Cette volonté de délimitation d'unités anime toute la seconde rédaction, où elle peut se traduire par l'utilisation de moyens différents : dans le ms. Chantilly, Bibliothèque du château 727, c'est ainsi la table des matières liminaire qui distingue très précisément treize « livres » dans la compilation. Cette appréhension de l'ensemble du texte, très différente de celle mise à jour dans la première rédaction telle que la transmet le fr. 20125, se retrouve également dans certains choix textuels, et ce notamment dans des parties reprises à la première rédaction, qui relèvent de l'écriture chronographique. Les passages, après la mort d'Énée, consacrés aux rois assyriens jusqu'à Prochas, dont nous avons parlé plus haut, sont par exemple très abrégés dans la seconde rédaction. On constate, en comparant avec la version du fr. 20125, dont il est cependant difficile d'évaluer le degré de proximité textuelle avec celle qui a servi de modèle à la seconde rédaction, qu'on n'a pas ici affaire à une *abbreviatio* mécanique, mais qu'a disparu tout ce qui ne se rapportait pas aux Assyriens et aux Hébreux :

fr. 20125, f. 177d-178	Royal, 20 D I, f. 213d
« Or le lairai ester des Hebrius et des Sichonieins et de Michenes et d'Athenes et des Egyptieins les nons des rois a nomer, et des Latins ausi qui ci dedens regnerent, si com je vos ai dit ariere, por la trop grant anuiance,	« Or lairay ester des Hebrius et des autres,
si dirai des Assirieins tant solement por tost revenir a la matere des Romains, c'est a Procas en cui tans lor segnories finerent.	ains dirai des Assyriens qui regnerent en Assyre.

39 On peut hésiter entre 5 et 6 unités : le *Landomatha* paraît en partie séparé du récit troyen proprement dit (présence de 18 lignes blanches, soit toute la fin de la colonne, juste avant son début, f. 228b, mais le récit précédent ne se termine pas pour autant par un explicit), tandis que la section VII semble envisagée dans la continuité des aventures d'Énée (au f. 266c, l'absence d'explicit clôturant l'ensemble VI-VIII amène logiquement une absence d'espace blanc, mais le début de la section VII est cependant marqué par une illustration de la largeur d'une colonne intégrée à la justification, un dispositif que l'on ne retrouve dans le manuscrit que pour le début de la section III).

Après Mitreus regna as Assirieins Tautanés, vinteseismes rois, XXXII ans. Ou tans cestui fu Troies arse et destruite, et li fill Hector revindrent a Ilion – c'est al maistre chasteau de Troies – et si en chacerent a force, par l'aïe d'Elenus, lor oncle Anthenor et tote sa progene et il retindrent la contree.	Premiers regna Mistreus xxii ans; au temps de cestui fu Troye arse et destruite et li fil Hector revindrent el mestre castel Ylion de Troye et en cachierent par force lor oncle Anthenor, et retindrent la contree.
Après regna as Assirieins Teutenus XL ans. Ou tens cestui funda Ascanius, li fiz Eneas, la cité d'Alba dont Albaniein orent a non li peuple, quar bien sachés que cil de Laurente orent a non Latin por le roi Latinus qui fu lor sire, et cil d'Albe Albaniein, et Romain cil de Rome quant la cités fu fundee.	Après regna es Assyriens Terrenus;
Puis regna en Assire Tineus xxx ans. Ou tans cestui [...]	puis regna Cyneus xxx ans. [...]
Après Dercilus fu rois as Assirieins Eupales xxxviii ans. Ou tans cestui funda Salemons le riche temple en Jherusalem, et bien sachés que tres ce que Moÿses et li fill Israël essirent d'Egypte ot dusques a Salemon, le fill le roi David, cest quil estora le temple, cccc ans et lxxx si com li livres des rois conte et tesmoigne. E tres la doloive dusques a Moÿsen qui passa la mer Roge ot M et cccc ans et XLVII sans faillance, et tres Adam dusques au doloive ot MM et CC et XLII ans. »	Après regna Eupalles xxxviii ans. En ce temps fonda Selemons son temple en Jherusalem, et sachiés que des fils Israël jusques a Salemon ot IIII ^f LXXX ans, et de Moÿses jusques au deluge ot M CCCC XLVII ans et des Adam jusques au deluge ot II ^M CCXLII ans. »

Ainsi, d'une écriture synoptique qui visait, sur le modèle d'Eusèbe-Jérôme, à situer les événements des grands règnes les uns par rapport aux autres, en ayant comme fil conducteur le règne des Assyriens, on est passé à une simple liste de souverains dont l'objectif est purement de contextualiser la suite du récit, consacrée à l'histoire de la Perse. En dehors de la notation sur Troie, seules les mentions des Hébreux ont été conservées, car elles servent de cadre de datation, mais ils n'apparaissent plus comme l'un des peuples parmi ceux des différents règnes de l'historiographie antique.

Contrairement à la première rédaction de l'*Histoire ancienne*, organisée comme un *continuum* qui allie fonctionnement linéaire et tabulaire, ce que montre la mise en page et la mise en texte de témoins proches de l'état primitif du texte, et en premier lieu le fr. 20125, la seconde rédaction n'est pas une histoire universelle. Il s'agit d'une histoire organisée par matières où la succession des quatre règnes universels telle qu'elle apparaît dans la première rédaction est très affaiblie, et ne structure en tout cas plus la compilation. Ce faisant, elle est bien agencée par sections narratives, qui n'ont pas forcément les mêmes délimitations que celles que nous utilisons traditionnellement, mais que le dispositif visuel, participant pleinement au projet du texte, met clairement en valeur.

Anne ROCHEBOUET
Université Paris-Saclay, UVSQ,
DYPAC, Versailles